



ICI *ET LÀ-BAS*

DOSSIER DE PRESSE

PRÉLUDE PRÉSENTE



ICI ET LÀ-BAS

UN FILM DE
LUDOVIC BERNARD

Durée : 1h30

AU CINÉMA LE 17 AVRIL

CONTACT DISTRIBUTION

PATHE FILMS AG
Neugasse 6, 8005 Zürich
Tél. : 076 563 47 86
vera.gilardoni@pathefilms.ch

CONTACT PRESSE

JEAN-YVES GLOOR
151, Rue du Lac, 1815 Clarens
Tél. : 021 923 60 00
jyg@terrasse.ch

SYNOPSIS

Installé depuis 15 ans au Sénégal, Adrien mène une vie paisible au côté de sa compagne Aminata. Lorsqu' il est renvoyé en France pour un problème de visa, il débarque chez Sékou, un cousin éloigné de sa femme, qui travaille comme commercial à Paris. Contraint par sa patronne d'aller en régions à la rencontre de clients, Sékou n'a d'autre choix que d'embarquer ce drôle de cousin dans un tour de France qui leur réserve bien des surprises.

Entretien

AVEC LUDOVIC BERNARD

Comment ce projet est-il né ?

Les producteurs Philippe Rousselet et Jonathan Blumental sont venus me voir avec un scénario original de Sarah Kaminsky et Kamel Guemra dont le titre, qui résume merveilleusement le sujet du film, m’a tout de suite plu. Je l’ai lu rapidement et je les ai rappelés pour leur dire que ce projet n’était pour personne d’autre que moi ! (rires) Car j’aime ce genre de film, qui mêle émotion et humour, comme L’ASCENSION auquel il me faisait penser.

Comment vous êtes-vous approprié le scénario ?

Je l’ai adopté tel quel, en modifiant à peine de petites choses ici et là en fonction des décors, des humeurs et des envies. Il y avait dans le scénario original davantage de scènes traitant de la différence d’être noir ou blanc dans la France d’aujourd’hui qui nous semblaient un peu clichées et donneuses de leçons. Nous avons choisi de les supprimer. Non par crainte du regard des autres mais parce qu’elles n’apportaient rien au récit.

Le film joue avec subtilité sur l’inversion des stéréotypes: le personnage blanc veut obtenir un passeport sénégalais pour rentrer «chez lui», tandis que le personnage noir fait tout s’intégrer...

C’est ce qui m’a beaucoup plu dans le scénario. On a d’un côté ce jeune homme blanc qui a fait sa vie au Sénégal et qui met tout en œuvre pour retourner chez lui et, aux antipodes, un garçon noir qui a du mal à assumer ses racines antérieures. Ce sont des antagonismes qui sont très forts en comédie, qui peuvent donner lieu à des quiproquos et nourrir un discours qui parlera à beaucoup de monde aujourd’hui.

Car la France « black blanc beur » dont on était si fier à l’époque de la Coupe du monde de football, en 1998, a cédé la place à une exacerbation des tensions entre les communautés. On parle désormais plus souvent de racisme, de communautarisme, et à travers les dialogues des deux protagonistes, le propos du film en la matière est très sain : Adrien et Sékou parlent vrai et ont des choses subtiles à dire sur leur histoire et sur leur envie d’être des hommes d’aujourd’hui.



Vous modernisez totalement les codes du buddy movie entre ce jeune cadre, très organisé et un rien trop sérieux, et ce patron de resto qui prend la vie comme elle vient.

Adrien est le personnage qui est toujours prêt à trouver les solutions tout de suite, alors que Sékou, à l'inverse, doit être le meilleur car il a des choses à prouver et qu'il cherche à être l'homme parfait. Mais parfois, à trop devenir l'homme parfait, on en devient trop lisse. Pour en revenir au buddy movie, j'avais en tête MIDNIGHT RUN où, au départ, les deux personnages ne se supportent pas. Je craignais que mes personnages soient trop sympathiques l'un envers l'autre car s'ils étaient copains d'entrée de jeu et qu'il n'y avait pas d'antagonisme entre eux, l'affection qu'ils se donnent à la fin serait vaine et le film ne fonctionnerait pas.

Mine de rien, vous explorez l'identité, thème hautement inflammable, en parlant de celle qu'on se forge, celle qu'on met à distance et celle qu'on se réapproprie...

Le plus délicat avec ce film, c'était de ne surtout pas donner de leçon. Il fallait laisser vivre les personnages avec leurs contradictions. Comme Sékou qui a du mal à assumer sa couleur de peau et qui, parce qu'il est excellent vendeur au téléphone et qu'il n'est jamais allé sur le terrain, pense – à tort – qu'en le voyant, personne ne va l'écouter, le prendre au sérieux. Dans un contexte où la peur de l'autre – à l'image du père d'Adrien – a tendance à s'emparer de l'Europe, il fallait être très subtil dans le propos. Pendant longtemps, Sékou n'est pas fier de son identité, même si c'est plus ou moins inconscient. Il se cache derrière son téléphone et un prénom d'emprunt. Mais quand il assume de nouveau son patronyme, il retrouve ses racines et sa fierté d'être Sénégalais : c'est à ce moment-là que je sais que le personnage a gagné. Il m'était important de montrer qu'on peut avoir deux cultures, sans avoir besoin de faire de choix entre l'une ou l'autre. On peut être d'ICI et de LA-BAS en même temps, ce qui, dans le contexte actuel, me paraissait être une belle valeur à mettre en avant.

Tous les personnages partent avec des préjugés qui vont s'estomper ou carrément disparaître au cours des péripéties du film...

Les préjugés sont toujours des idées arrêtées et il n'est jamais simple de casser ses idées. Dans le film, les deux protagonistes apprennent beaucoup au contact l'un de

l'autre – Adrien en voulant retourner dans le pays des origines de l'autre et Sékou, inversement, en se réappropriant son identité première. Vers la fin du film, chacun a beaucoup évolué, beaucoup appris de la passion respective de l'autre (l'un pour la France, l'autre pour le Sénégal), et lorsqu'ils se quittent, c'est dans un flot de larmes car ils ne savent pas quand ils vont se revoir. Pour autant, ils ont réussi, sans même le savoir, leur parcours. Lorsque Sékou ose franchir la porte de sa patronne et lui dire ses quatre vérités, il devient un autre homme. Il s'affranchit de ses barrières. Il ose reprendre son prénom de naissance.

Il y a une scène formidable où Ahmed Sylla, alias Sékou ou « Cédric », vante les produits du terroir à Adrien, très jolie manière de nous dire que la culture d'un pays peut se transmettre, s'acquérir, quelles que soient ses origines.

Il n'y a aucune raison qu'on ne puisse pas le faire, qu'on soit noir, musulman, ou de toute autre origine. Nous pouvons bénéficier biologiquement de plusieurs origines et il faut savoir les accepter, mais le film ne souligne pas seulement cet aspect. L'identification à une culture n'est pas seulement lisible sur des papiers d'identité mais également à travers un ressenti ou un vécu. Quand on a la passion de Sékou pour les produits du terroir, pour la France dans ce qu'elle incarne pour la gastronomie, il n'y a aucune raison qu'on ne puisse pas le faire. C'est tout le dilemme du personnage : il est tellement passionné qu'il n'ose pas aller voir les gens en raison de la couleur de sa peau.

Comment s'est passé le casting ?

Dès que j'ai eu le scénario entre les mains, j'ai appelé Ahmed Sylla. Évidemment, on a une relation très forte : L'ASCENSION, c'était un peu notre Everest à tous les deux et j'avais très envie de le retrouver. Il m'a dit oui en moins de 24 heures. Ensuite, très vite, le nom de Hakim Jemili s'est imposé. D'ailleurs, quand j'en ai parlé à ma fille, j'ai entendu un hurlement de joie ! (rires) Il a lu le scénario très rapidement et il m'a dit oui, lui aussi. Pour l'anecdote, dans la vraie vie, il est marié à une Sénégalaise. Ses racines viennent donc du Maghreb et du Sénégal, et il connaît bien la question des tensions identitaires. Autant dire que l'idée de jouer un garçon qui s'appelle Adrien ne lui posait aucun problème.



Avez-vous beaucoup développé les personnages avec les acteurs ?

À la lecture, les acteurs avaient quelques craintes concernant certaines phrases et situations mais je les ai rassurés en leur expliquant qu'on pouvait tout dire, mais que tout dépendait de la manière dont on le dit. Si on dit les choses au premier degré, avec le cœur, tout passe. Mais s'il y a un soupçon de second degré, de jugement ou de cynisme, le propos peut devenir problématique. C'est tout le sens du travail qu'on a fait ensemble, en prépa, pour s'approprier le texte et ne plus avoir peur du propos. Par exemple, la scène de la voiture « maraboutée », qui ne démarre pas, posait un peu problème à Ahmed et Hakim. Il a fallu qu'on la mette totalement à plat pour qu'ils se sentent à l'aise et que la scène soit drôle.

Et les seconds rôles, tous épatants ?

Il y en a beaucoup ! Je tenais notamment à avoir Ériq Ebouaney, acteur que je trouve extraordinaire, ou encore Annelise Hesme, dans le rôle de la patronne de la fabrique de confitures, que j'ai dirigée dans 10 JOURS ENCORE SANS MAMAN et qui est très subtile et élégante dans sa manière de faire passer les choses. Ils n'avaient chacun qu'un ou deux jours de tournage et il fallait réussir à trouver la bonne tonalité avec les uns et les autres en fonction des régions où on tournait, sans tomber dans la caricature.

Le film est aussi un incroyable road-movie, qui nous entraîne du Sénégal à Paris, de la Bretagne à Uzès, de Berck à Troyes ! Comment l'avez-vous vécu ?

C'était d'autant plus compliqué qu'on tournait sans filet ! À chaque fois, on avait très peu de temps, et à peine arrivés, on savait qu'on devait repartir pour une nouvelle destination. Au total, on a tourné à Paris, Berck, Meaux, Paimpol, Paimpont, Troyes, Toulon, Marseille, et au Sénégal évidemment ! Pour la séquence en Bretagne, que je trouve très drôle et touchante, on a fait venir d'authentiques danseurs bretons, en costumes traditionnels. Et il en est de même pour la fête médiévale à Uzès. Je me suis servi de ce qui existe dans chacun de ces terroirs, sans jamais me moquer de qui que ce soit. Le film part d'un principe : ne jamais tourner en dérision les situations qu'on décrit. Il n'y a aucun second degré dans notre regard sur ces différents univers.

C'est aussi, bien entendu, l'occasion de mettre en valeur notre patrimoine !

C'est un film qui parle de la France d'aujourd'hui, un film profondément français, qui aime son patrimoine, et qui aime les Français qui font la France actuelle. C'est une France diversifiée, une France qui est belle, et je me refuse à croire les discours déclinistes que j'entends constamment. Je ne cherche pas à faire de politique, mais notre France est belle. J'ai eu la chance de beaucoup voyager avec ce film et d'être émerveillé, de redécouvrir des paysages de bord de mer et de campagne. C'est ainsi qu'on a traversé toute la France en voiture pour capter des images de la campagne et pour que le spectateur ressente le voyage.

Que souhaitiez-vous pour la direction artistique, en fonction des différentes régions ?

Je voulais marquer chaque région avec sa propre authenticité, sa propre identité. C'était primordial et il était inenvisageable, par exemple, de filmer des scènes censées se dérouler à Paimpol ailleurs qu'en Bretagne ! Au départ, le film est dans des tons bleutés et froids, puis à mesure que les personnages évoluent dans leur trajectoire, les couleurs deviennent plus chaudes. Et bien entendu, la gamme chromatique est encore plus solaire au Sénégal qu'en France. C'est une direction qu'on a assumée avec Vincent Richard, le chef-opérateur du film.

Quelles étaient vos intentions pour la musique ?

Comme je le dis souvent, la musique compose 70% de l'image, et il suffit parfois d'ajouter une petite note de piano à un plan pour changer l'humeur du comédien et la tonalité de la scène. Il y avait un danger à être trop classique, danger qu'on a évité avec Guillaume Roussel, avec qui j'avais déjà travaillé. Il fallait être moderne et classique en même temps : je voulais un peu de jazz et de blues pour donner du rythme, et ne pas trop abuser des violons sur les scènes émotionnelles. Il s'agissait donc de trouver une légèreté qui se traduise à travers la musique.



Entretien

AVEC AHMED SYLLA

Qu'est-ce qui vous a séduit dans le projet ?

D'abord, Ludovic [Bernard] avec qui j'ai une relation à part depuis L'ASCENSION. Il y a de très fortes affinités entre lui et moi : on avait envie de retravailler ensemble et on n'avait pas encore trouvé le bon projet. Jusqu'au jour où il m'a envoyé le script d'ICI ET LÀ-BAS : je lui ai tout de suite dit qu'il fallait qu'on le fasse ensemble parce que je savais qu'avec sa douceur et sa bienveillance on serait loin des clichés et d'un humour gras. J'ai trouvé le scénario très bien écrit, fin, subtil, intelligent dans ce qu'il raconte et empreint de belles valeurs. Surtout, j'ai trouvé la trajectoire des deux personnages très forte : chacun est perdu et à la fin, au contact l'un de l'autre, ils retrouvent leur identité et l'assument.

Comment vous êtes-vous approprié le personnage de Sékou ?

Je me suis servi de mon expérience personnelle car j'ai appris qu'il fallait toujours partir de ce que l'on est pour composer son personnage. J'ai moi-même fréquenté des écoles privées catholiques où il y avait peu de mixité sociale, tout en vivant dans un quartier où justement cette mixité était légion, j'étais ainsi contrebalancé dans cette double identité, cette double culture. Quand j'allais au collège, puis au lycée, j'avais le sentiment qu'il fallait que j'en fasse deux fois plus pour être accepté. Je me suis donc replongé dans ces moments où j'avais eu peur d'être rejeté, où j'avais eu ce sentiment d'être différent, et je suis parti de là pour composer le personnage.

Pourquoi cherche-t-il à ce point à gommer son identité première ?

La peur justement du rejet, de tout perdre, il s'est construit une identité à travers le téléphone, les clients ne l'ont jamais vu physiquement. Il se dit que cela pourrait leur poser un problème.

Il a peur qu'on le renvoie à sa différence. Il veut être plus blanc qu'un blanc (rires).





Il est la preuve, s'il en fallait, qu'on peut se passionner pour la gastronomie et le terroir français en venant d'ailleurs...

Ce que je trouve magnifique, c'est que malgré ses craintes d'être renvoyé à sa couleur de peau, de ne pas être aimé par les gens, d'être regardé d'un œil bizarre, personne n'y fait référence à aucun moment. On ne le renvoie jamais à sa couleur de peau : on lui montre au contraire qu'il a le droit d'aimer la gastronomie française et les produits du terroir. C'est ce que j'ai trouvé intelligent : alors que le film aurait pu tomber dans des blagues graveleuses, il l'évite totalement. Au fond, sa couleur de peau n'est un sujet que pour lui-même.

Au cours du film, il se réapproprie son identité.

Il arrive à faire la paix avec lui-même au moment de sa rencontre avec la propriétaire de la fabrique de confiture. Il se rend compte qu'il n'a pas besoin de se dénigrer, de se trahir, pour assumer sa passion et faire ce qu'il aime. Tout ce périple à travers la France le conforte dans l'idée qu'il a juste à s'assumer en tant que Sékou et qu'il s'en sortira.

Au départ, il n'est pas spécialement content de voir surgir son « cousin »...

Quand Adrien débarque, il le perturbe dans son périple et dans son travail. Il arrive à un moment où Sékou n'a pas besoin d'avoir un boulet dans les jambes et de l'entendre hurler à l'aéroport ! Mon personnage est un garçon discret, mesuré, tandis qu'Adrien, qui en fait des caisses, est son exact inverse. Ce sont donc, au départ en tout cas, deux antagonistes, mais chacun a sa quête : c'est ce qui apporte un peu de tension, toutes proportions gardées, dans le sens où, dans ce voyage à deux, chacun a sa trajectoire. J'adore le buddy-movie, que j'ai souvent exploré, en incarnant l'Auguste : ce n'est pas moi qui, en général, mène la comédie et j'adore ça.

Comment se sont forgés vos rapports avec Hakim ?

On est comme deux frères ! On a la même éducation, on se connaît depuis CLASSICO, on sait ce qu'aime l'autre et humainement, c'est quelqu'un de très attachant. C'était donc un vrai bonheur de tourner avec lui. Entre les prises, on se parlait de beaucoup de choses, et dans le travail, c'est l'un des garçons qui me fait le plus rire en France. Sur certaines séquences, c'était très compliqué de tourner et de ne pas partir dans un fou-rire. C'est ce que j'ai trouvé cool : l'impression de partir en vacances avec un pote.

Comment avez-vous vécu ce tournage aux quatre coins de la France ?

Ce n'était pas un tournage habituel. J'ai la chance, en tant qu'humoriste, de traverser la France en long, en large et en travers, mais on ne prend jamais le temps de la visiter. On a un patrimoine naturel, culturel, gastronomique, artistique qui est extraordinaire. C'était un vrai plaisir d'aller du nord au sud, de l'est à l'ouest, jusqu'en Bretagne, et on sent à quel point les gens sont fiers de leur région : ils veulent transmettre leur culture. Je me souviens, par exemple des moments passés à Paimpol, en Bretagne, où les gens étaient habillés en tenue traditionnelle : on sentait qu'ils y sont très attachés. C'est à l'occasion de tous ces voyages que je me rends compte à quel point j'aime la France.

Vous êtes très complice avec Ludovic Bernard depuis L'ASCENSION. A-t-il encore besoin de vous diriger ?

Cela se fait quasi naturellement. On se connaît par cœur : quand je finis une prise, je sais en un seul regard si j'ai commis une petite erreur et comment je peux la corriger. On se regarde et cela nous suffit. C'est magnifique ! J'ai une infinie tendresse pour Ludovic : il fait partie de ma vie et ce sera le cas tant que je ferai ce métier. Humainement et professionnellement, c'est un acharné du travail, et parfois on s'engueule, c'est ça les vrais amis. Nous sommes deux compères, et l'histoire qu'on a ensemble, personne ne peut l'effacer. J'aime vraiment cet homme-là.



Entretien

AVEC HAKIM JEMILI

Qu'est-ce qui vous a donné envie de participer au projet ?

D'abord, la présence d'Ahmed [Sylla]. J'étais très heureux qu'on me propose de tourner avec lui, qui est un ami, et c'était donc déjà acquis pour moi, avant même de lire le script. Ensuite, le sujet : je me sens concerné puisque ma femme est sénégalaise et que j'ai un lien fort avec la banlieue et la question de l'identité telle que la pose le film. Ahmed et moi, qui sommes issus de la troisième génération d'immigrés, sommes liés à des problématiques assez complexes car nous sommes parfois identifiés comme Français, et parfois pas. J'ai été touché des deux côtés.

Qu'avez-vous pensé du scénario ?

Il était totalement fait pour moi ! Car j'ai vécu les situations que traverse le personnage d'Ahmed. Les gens vous mettent parfois tellement mal à l'aise par rapport à votre culture qu'on fait exprès de l'oublier, tout comme Sékou dans le film, et du coup on en vient à changer son identité. C'est très douloureux car on oublie une part de soi-même.

Comment avez-vous abordé le personnage d'Adrien ?

C'est un garçon très attachant, profondément amoureux de sa femme – et du Sénégal – et il a clairement refait sa vie car il a été rejeté par ses parents. On se prend d'amitié pour lui et on comprend pourquoi il se comporte comme cela. En réalité, ce qu'il vit est horrible : il doit tout quitter du jour au lendemain, dont sa femme qui est enceinte et son restaurant pour lequel il a tout donné, et on a envie de savoir où il va. Autant dire que, dès la première lecture du scénario, j'avais envie de l'incarner et c'était un plaisir de le faire.





Qu'est-ce qui le séduit autant au Sénégal ?

La simplicité de la vie là-bas, sans complications inutiles. Parfois, on a un coup de cœur pour un lieu sans forcément s'en rendre compte. J'ai moi-même eu un gros coup de cœur pour le Sénégal et j'ai voulu y retourner plusieurs fois : j'ai été submergé par la beauté des paysages, par le comportement des habitants, par l'odeur de la ville, par le soleil, par toutes ces choses qui font que les gens s'expatrient.

Adrien veut mettre son identité française à distance...

C'est quelque chose que j'ai vécu dans la vraie vie et qui va parler à beaucoup de gens. Parfois, quand on est déçu par certaines personnes, on peut être dégoûté par un endroit qui nous rappelle de mauvais souvenirs. C'est ce qui se passe avec Uzès pour Adrien : il n'a aucune envie d'y aller et il freine des quatre fers quand Sékou lui dit qu'il a une cliente à voir là-bas.

Au départ, il n'est pas spécialement content de devoir côtoyer Sékou...

C'est clair ! Son seul but, c'est de retourner au Sénégal le plus vite possible : sa femme l'attend et elle doit accoucher d'un jour à l'autre. J'adore le buddy-movie, surtout quand on est entouré d'acteurs comme Ahmed. Pour moi, les scènes les plus drôles s'échafaudent à deux, ou à plusieurs, et c'est le type de situations que je trouve les plus efficaces.

Votre complicité avec Ahmed Sylla est palpable.

On se connaît depuis des années mais on s'est beaucoup rapprochés sur le tournage. Ma femme est une de ses meilleures amies, je l'ai donc connu grâce à elle, et je l'ai toujours trouvé très drôle. Sur le plateau, on s'est tout de suite entendus et on s'est fait rire mutuellement. On s'est séduits par le rire !

Avez-vous cherché à retravailler les dialogues ?

Ludovic est très ouvert aux propositions à partir du moment où elles servent le film. On a fait beaucoup de lectures en amont et on a retouché pas mal de choses, en accord avec Ludovic, et la collaboration a été très professionnelle. Ahmed et moi sommes tous les deux humoristes et on avait donc des idées de blagues qu'on a pu ajouter pour enrichir nos dialogues.

Comment avez-vous vécu ce tournage aux quatre coins de la France et au Sénégal ?

C'était jouissif car j'étais surtout très heureux de l'équipe qui nous accompagnait. C'était d'autant plus agréable que le tournage est tombé pendant le ramadan et qu'Ahmed et moi étions les seuls musulmans. Mais personne ne nous a fait la moindre remarque et, au contraire, on s'est sentis constamment soutenus. C'était très dur, pour nous, physiquement, mais on s'est accrochés et, au final, on s'est donnés à fond sur le tournage, on s'est concentrés, et cela a donné de très belles scènes.

Comment Ludovic Bernard vous a-t-il dirigé ?

Il était merveilleux humainement sur le plateau et en dehors du plateau. Il est l'un des seuls qui peut me dire des choses parfois difficiles à entendre sans que je le prenne mal. C'est un grand motivateur et, pour moi, c'est même plus un coach qu'un réalisateur. Car c'était comme un match de foot : Ludovic était un peu notre Didier Deschamps et nous, on était sur le terrain et on jouait pour lui. Il nous a donné beaucoup de force, d'énergie, de bienveillance.



LISTE ARTISTIQUE

SÉKOU	Ahmed SYLLA
ADRIEN	Hakim JEMILI
JULIEN BERGERON	Hugo BECKER
NORA	Luiza BENAÏSSA
CAROLINE BERTHIER	avec la participation d'Annelise HESME
PROFESSEUR IBRAHIMA	Eriq EBOUANÉY
CAMILLE-KHADIJA	Assia SAÏD HASSANI
LOUIS-DJIBRIL	Aaron ZACH

LISTE TECHNIQUE

UN FILM DE
PRODUCTEURS
PRODUCTEUR ASSOCIÉ
UN SCÉNARIO DE
D'APRÈS UNE IDÉE ORIGINALE DE
EN COLLABORATION AVEC
PRODUCTEUR EXÉCUTIF
DIRECTEUR DE PRODUCTION
DIRECTEUR DE LA PHOTOGRAPHIE
CHEF MONTEUR IMAGE
CHEF OPÉRATEUR DU SON
CHEF MONTEUR SON
MIXEUR
1^{ER} ASSISTANT MISE EN SCÈNE
CHEFFE COSTUMIÈRE
DIRECTEUR DE CASTING
CHEFFE DÉCORATRICE
RÉGISSEUR GÉNÉRAL
CHEFFE MAQUILLEUSE

Ludovic BERNARD
Philippe ROUSSELET & Jonathan BLUMENTAL
Fabrice GIANFERMI
Sarah KAMINSKY & Kamel GUEMRA
Rémy FOUR & Julien WAR
Frédéric JURIE
Patrice ARRAT
Julien BOULEY
Vincent RICHARD « Marquis »
Vincent ZUFFRANIERI
Amaury de NEXON
Gaël NICOLAS
Jérôme WICIAK
Bastien BLUM
Stéphanie WATRIGANT
Laurent COURAUD – ARDA
Mélissa PONTURO
Quentin BRAGARD
Nora MILADI

CHEF COIFFEUR
PRODUCTION EXÉCUTIVE SÉNÉGAL

DIRECTEUR DE POSTPRODUCTION
COMPOSITEUR DE LA MUSIQUE ORIGINALE
UNE COPRODUCTION

AVEC LE SOUTIEN DE
AVEC LA PARTICIPATION DE
AVEC LA PARTICIPATION DE

EN ASSOCIATION AVEC
DÉVELOPPÉ AVEC LE SOUTIEN DE

DISTRIBUTION SALLES FRANCE
VENTES INTERNATIONALES

Benjamin MANZAMBI
ASSY PRODUCTIONS
Souleymane KEBE & Maud LECLAIR
Aurélien ADJEDJ
Guillaume ROUSSEL
PRELUDE
STUDIOCANAL
TF1 STUDIO
TF1 FILMS PRODUCTION
CANAL+
CINÉ+
TF1
TMC
LE CNC
CINEAXE DEVELOPPEMENT
CINEMAGE 14 DEVELOPPEMENT
STUDIOCANAL
NEWEN CONNECT